

# Histoire de la pensée économique

## La synthèse néoclassique, l'école du déséquilibre et l'équilibre général

---

Ce cours vous est proposé par Matthieu Montalban, maître de conférences HDR en science économique, université de Bordeaux, et par AUNEGe, l'Université Numérique en Économie Gestion.

---

### Table des matières

<b>Préambule</b> .....	<b>2</b>
<b>Le keynésianisme et la synthèse néoclassique</b> .....	<b>2</b>
L'intégration du keynésianisme dans l'outillage néoclassique et les fondements de la macroéconomie moderne .....	2
Les notions de modèle, d'équilibre et d'équilibre général .....	3
Les débats post-TG et la tentative d'intégration de Keynes dans le modèle de Walras par la synthèse.....	4
Don Patinkin : l'intégration de la monnaie à l'équilibre général et la violation de la loi de Walras .....	7
<b>L'école du déséquilibre : Keynes plus général que les Classiques</b> .....	<b>7</b>
<b>Références</b> .....	<b>8</b>

# Préambule

## Objectif d'apprentissage

Différencier l'école néoclassique, l'école du déséquilibre et l'équilibre général

Peu après la sortie de la TG, de nombreux prolongements, commentaires, développements, interprétations ou critiques furent formulés. La mort de Keynes en 1946 ne fut donc en rien la mort du keynésianisme, bien au contraire, l'après-guerre ayant été une période d'hégémonie keynésienne jusqu'en 1974, avec de nombreux développements et résultats. Mais comme Keynes avait un positionnement lui-même ambigu, tantôt pragmatique, tantôt, cela a favorisé l'éclosion de multiples interprétations de cette théorie, et aussi de sa possible compatibilité ou non avec la théorie classique. En particulier, c'est la question de la validité et surtout de la généralité du raisonnement keynésien qui va se poser, amenant tantôt à penser que la théorie keynésienne est plus générale que la théorie classique comme Keynes le pensait lui-même, ou au contraire qu'elle ne constitue qu'un cas particulier. Nous allons d'abord dans les deux prochaines leçons étudier les interprétations les plus standards de la théorie keynésienne et leur rapport à la théorie classique : les variantes du keynésianisme dits de la synthèse néoclassique, et celle de la théorie dite du déséquilibre.

## Le keynésianisme et la synthèse néoclassique

### L'intégration du keynésianisme dans l'outillage néoclassique et les fondements de la macroéconomie moderne

La synthèse néoclassique a produit de nombreuses contributions à la macroéconomie, qui toutes s'articulent autour de la question de la validité de la TG. Globalement, bien que favorable à court terme aux politiques keynésiennes, la synthèse néoclassique va malgré tout faire du modèle keynésien un cas particulier. La discussion va tourner autour de deux questions :

- Le problème posé par la notion keynésienne d'équilibre de sous-emploi ;
- La nécessité ou non de l'existence de rigidités nominales pour qu'apparaissent un chômage involontaire.

Ces discussions vont globalement s'organiser autour soit du modèle IS-LM de Hicks-Hansen, soit autour de l'équilibre général walrassien.

## Les notions de modèle, d'équilibre et d'équilibre général

Pour comprendre l'enjeu de cette discussion, il faut comprendre d'abord la méthode dite statique comparative et la notion de modèle, puis la loi de Walras et l'équilibre général walrassien. La statique comparative décrit une méthode de formalisation des modèles, donc un certain type de modèle. Le modèle est une représentation stylisée, simplifiée et mathématisée de la réalité, une maquette réduite donc aux seules variables et relations nécessaires pour résumer la théorie. Un modèle est donc une formalisation mathématique d'une théorie ou si on préfère, une mise en équation de celle-ci, sous forme d'un système d'équations de type :

$$\begin{cases} a = f_a(a, b, c, \dots z) \\ \dots \\ z = f_z(a, b, c, \dots z) \end{cases}$$

Le modèle s'organise autour de variables dites exogènes, c'est-à-dire des variables fixées en dehors du modèle par le modélisateur, et des variables endogènes déterminées par le modèle via des relations fonctionnelles et dont la force dépend de la valeur des paramètres, valeur censée être tirée de la théorie ou de l'observation.

L'objectif du modélisateur est de reproduire fidèlement et de manière simplifiée, c'est-à-dire en le réduisant aux relations nécessaires et suffisantes, le phénomène observé, mais aussi d'étudier les propriétés mathématiques d'un tel système pour pouvoir faire des déductions, des lois ou des prédictions.

Un modèle statique implique que les variables sont non-indicées par le temps et qu'on suppose que la détermination de l'équilibre est instantanée, sans étudier le processus d'évolution temporel des variables jusqu'à l'équilibre. La statique comparative est la méthode autour de laquelle les débats macroéconomiques vont se structurer.

Un équilibre est une notion relative à un modèle et désigne simplement l'état de repos de ce système d'équations, celui où les variables ne bougent plus, où les forces ont cessé de s'exercer, et qui est en fait une solution, si elle existe, au système d'équations.

On peut prendre l'exemple de la balance, qui, après qu'on ait posé des poids, va se stabiliser à un point. On peut aussi prendre l'exemple d'une bille au fond d'un bol sur laquelle on va appliquer une petite pichenette : après avoir décrit une trajectoire plus ou moins circulaire, la bille va se retrouver assez rapidement au fond et au milieu de ce bol, sans plus bouger.

En économie, le concept d'équilibre va prendre un sens spécifique, mais largement cohérent avec le précédent : c'est une situation où les plans et comportements des agents sont compatibles, et n'ont donc plus de raison d'être modifiés. S'il n'y a pas de changement de comportement, les variables sont au repos et aucune nouvelle force ne s'exerce : par exemple quand deux personnes se mettent d'accord pour s'échanger un bien à un certain prix. Tant qu'ils ne sont pas d'accord, ils négocient, puis quand ils sont d'accord, l'échange s'effectue et c'est un équilibre.

L'équilibre général est un modèle statique décrivant la détermination de l'équilibre des offres et des demandes sur  $m$  marchés et leur interaction simultanée. Il a été décrit pour la première fois par Léon Walras, économiste français à Lausanne, l'un des fondateurs du marginalisme, en 1874. Si ses fondements et son application furent au départ la microéconomie, l'équilibre général, par son objet et sa méthode, a à voir avec la macroéconomie en ce qu'il étudie l'interaction de plusieurs marchés entre eux et la détermination simultanée des prix et quantités sur chaque marché, au lieu d'étudier les marchés séparément comme le pratiquait l'équilibre partiel marshallien.

Quand tous les marchés sont à l'équilibre en même temps, donc en équilibre général, les plans des agents sont compatibles et toutes les personnes qui désirent échanger le font en maximisant leur bien-être sous contrainte. Cet équilibre est marqué par un certain vecteur de prix et quantités.

Walras, entre autres choses, démontra une loi à laquelle on donna son nom : la loi de Walras, qui énonce que s'il y a  $m$  marchés, et que  $(m-1)$  marchés sont en équilibre simultané, le  $m$ -ième est automatiquement à l'équilibre.

## Les débats post-TG et la tentative d'intégration de Keynes dans le modèle de Walras par la synthèse

Hicks introduisit l'équilibre général en Grande Bretagne dans les années 30, en particulier dans l'ouvrage Valeur et capital (1939). Ceci eut une influence sur la manière dont la synthèse néoclassique s'est interrogée sur la validité et la généralité de la théorie keynésienne.

C'est également à ce même Hicks (1937) que l'on doit le modèle IS-LM repris ensuite par Hansen et d'autres. Celui-ci permet de représenter l'équilibre général ou macroéconomique de 3 marchés sur un plan et deux courbes. Dans le cas présent, les courbes IS et LM représentent respectivement l'ensemble des points d'équilibres du marché des biens et services et du marché de la monnaie projetés sur le plan  $(Y, r)$ .

Implicitement, le marché des titres est supposé à l'équilibre par le biais de la loi de Walras et parce que les choix des agents se font entre demande de liquidité et demande titres.

La courbe IS est décroissante dans le plan  $(Y, r)$  car quand le taux d'intérêt augmente, l'investissement diminue, ce qui, par effet multiplicateur, réduit  $Y$ . La courbe LM est tirée de la théorie de la demande de monnaie keynésienne qui distingue une demande d'encaisses ou monnaie transactionnelle, c'est-à-dire, comme dans la théorie néoclassique, la monnaie nécessaire aux échanges, une demande de monnaie de précaution pour faire face aux imprévus et une demande de monnaie dite spéculative, qui vise à protéger son patrimoine face aux risques de chute des cours d'actifs.

Cette demande de monnaie spéculative résume l'idée de préférence pour la liquidité, en ce sens que face à l'incertitude, les agents détiennent de la liquidité et que le taux d'intérêt fait ici l'arbitrage entre cette thésaurisation et un placement sous forme de titres. La courbe LM, qui représente l'ensemble des équilibres entre offre et demande de monnaie, est croissante dans le plan  $(Y, r)$  car quand le revenu augmente, la demande de monnaie pour motif de transactions augmente, ce qui amène les agents à vendre des obligations, qui font hausser le taux d'intérêt, car il existe une relation mécanique inverse entre cours des obligations et taux d'intérêt.

Mais la courbe devient horizontale quand le taux est très bas, car les spéculateurs anticipent alors que le prix des obligations est si haut qu'il ne peut plus augmenter, ils vont donc avoir tendance à ne plus acheter d'obligations même s'ils obtiennent des liquidités supplémentaires. Inversement la courbe devient presque verticale à partir d'un certain moment où le taux d'intérêt est très élevé, car alors tous les spéculateurs anticipent une hausse des cours des obligations et vont intégralement convertir leurs encaisses spéculatives en titres. L'horizontalité correspond au cas keynésien dit de trappe à liquidité où la préférence pour la liquidité tend vers l'infini, tandis que la verticalité correspond au cas classique, où la préférence pour la liquidité est nulle.

Des débats sur l'automatisme du retour à l'équilibre de plein-emploi vont avoir lieu dès la sortie de la TG. Dans IS-LM, la possibilité d'un équilibre durable de sous-emploi est notamment représentée par la phase de trappe à liquidité. Dans ce cas, la politique monétaire est impuissante à assurer le plein-emploi, au contraire des politiques budgétaires. En revanche, dans la phase dite classique de LM, l'efficacité des politiques budgétaires est nulle. Le modèle montrait donc que selon les situations, l'équilibre pouvait être keynésien ou classique.

Alvin Hansen (1936) essaya de son côté de montrer que la flexibilité des prix était impuissante à rétablir l'équilibre. Démontrer que la flexibilité des prix et salaires n'assure pas le retour au plein-emploi dans le cadre de ISLM était effectivement essentiel pour démontrer la validité de diagnostic keynésien.

Mais il fut contesté : ainsi, en 1944, Franco Modigliani, à partir de IS-LM et de l'équilibre général, soutenait que l'existence d'un équilibre de sous-emploi chez Keynes venait intégralement de l'hypothèse de rigidité à la baisse du salaire nominal, faisant de la théorie keynésienne un cas particulier et non général. Il considérait qu'au-dessus de la trappe à liquidité, la baisse du salaire nominal permettait de résorber le chômage involontaire, comme chez les Classiques, un point sur lequel il avait débattu avec Abba Lerner en 1941 lors d'une correspondance (Racan, 2012) : la baisse des salaires nominaux et des prix entraînerait une baisse du taux d'intérêt car les besoins en liquidité sont moins importants, ce qui stimule l'investissement, ce mécanisme étant souvent appelé effet Keynes, car ce dernier l'avait évoqué dans la TG sans trop y croire.

Mais à partir de la trappe à liquidités, le mécanisme ne fonctionnait plus car la baisse des salaires ne pouvait plus baisser le taux d'intérêt et augmenter l'investissement. Ce même Modigliani remettra en cause son propre résultat en montrant que l'existence de la flexibilité des prix ne garantit pas l'existence d'un équilibre stable de plein-emploi et qu'une hypothèse de salaires nominaux rigides à la baisse permettait en revanche d'assurer l'existence d'un équilibre stable, mais de sous-emploi éventuel (cf. Béraud, 2019).

Pigou (1943), collègue et adversaire de Keynes à Cambridge, participa au débat en mettant en avant qu'une situation de sous-emploi fait apparaître des pressions déflationnistes qui augmentent le pouvoir d'achat des encaisses monétaires.

Dès lors, cette baisse des prix étant une hausse de pouvoir d'achat des encaisses, la consommation augmenterait, ce qui est équivalent à dire que IS se déplacerait vers la droite jusqu'au revenu de plein-emploi  $Y_p$ , assurant ainsi un retour automatique au plein-emploi. Dans ce cas, les politiques keynésiennes ne se justifieraient plus et l'équilibre classique de plein-emploi serait rétabli. Michal Kalecki (1944), un auteur qui influença le keynésianisme fortement, contesta le mécanisme de Pigou car selon lui, la déflation est de nature à alourdir les dettes réelles et réduire l'investissement par son effet négatif sur les profits des entreprises, annulant l'effet positif sur la demande.

De plus, quand les agents anticipent des baisses durables des prix, ils ont tendance à repousser leurs achats pour bénéficier de ces baisses, mais cela a alors pour effet de prolonger la dépression.

## Don Patinkin : l'intégration de la monnaie à l'équilibre général et la violation de la loi de Walras

Mais le cœur du débat sur la généralité de la TG va rapidement se déplacer, notamment sous l'influence de Don Patinkin (1956) qui va essayer à son tour d'intégrer Keynes dans l'équilibre général walrassien, et plus généralement, intégrer la monnaie dans l'équilibre général. Keynes prétend avoir mis en avant la possibilité d'un équilibre de sous-emploi, c'est-à-dire une situation stable où l'offre et la demande globale sont à l'équilibre, ainsi que l'épargne et l'investissement, mais où le marché du travail est en déséquilibre.

Or, une telle situation est difficilement pensable dans la théorie walrassienne, du fait de la loi de Walras. Celle-ci indique que s'il y a équilibre sur  $(m-1)$  marchés, le  $m$ -ième est automatiquement à l'équilibre. Cette loi ne pose pas problème : il s'agit d'une simple identité comptable en réalité.

Mais comme dans IS-LM avec marché du travail comme chez Modigliani, on est censé avoir équilibre simultané sur le marché des biens et services, de la monnaie, des titres mais déséquilibre sur le marché du travail, cela amène à une contradiction logique par rapport à la loi de Walras.

Patinkin en était venu alors à considérer que la situation keynésienne était en fait un déséquilibre temporaire, éventuellement lié à des rigidités de prix. Cette idée sera reprise par la suite par l'école néo-keynésienne dite du déséquilibre. Patinkin avait également intégré l'effet d'encaisses réelles de Pigou comme moyen d'intégrer la monnaie dans le modèle d'équilibre général : il montrait que celui-ci permettait de retrouver l'équilibre classique comme Pigou (1943) le soulignait, mais qu'en pratique ce processus était trop lent et qu'on pouvait ainsi justifier les politiques keynésiennes à court terme.

## L'école du déséquilibre : Keynes plus général que les Classiques

L'école du déséquilibre, avec Robert Clower (1967) et Axel Leijohnufvud (1967) notamment, va mettre en avant qu'en réalité, la théorie keynésienne est une théorie générale plus générale que l'équilibre général walrassien car elle inclut des équilibres non-walrassiens.

Clower (1967), en continuité de Patinkin (1956) mit en avant la réciproque de la loi de Walras : s'il y a déséquilibre offre-demande sur un marché, il existe au moins un autre marché en déséquilibre. C'est l'idée que les déséquilibres se reportent de marchés en marchés.

C'est le principe de visite des marchés et le rôle de la monnaie qui sont mis en avant ici, amenant à ce que Clower appelle le principe de décision duale : les agents ont en tête des demandes pour chaque marché « idéales » ou encore notionnelles ; puis ils visitent les marchés et constatent alors d'éventuelles pénuries ou rationnements les amenant à réviser leurs demandes : c'est alors une demande effective, qui tient compte des contraintes de rationnement.

Par exemple, la situation keynésienne correspondrait à un excès d'offre sur les marchés du travail et des biens et services : les ménages auraient une demande de biens et services notionnelle et une offre de travail notionnelle, puis ils visitent le marché du travail et se rendent compte qu'ils touchent des salaires trop bas ou ne trouvent pas d'emploi ; ils révisent alors leur demande effective sur le marché des biens et services en la réduisant, amenant une surproduction, qui pousse les entreprises à réduire l'emploi.

Il se trouve que la monnaie permet de faire des échanges quand on veut, sans attendre que les prix se fixent à l'équilibre, ce qui fait que des transactions peuvent avoir lieu avant que l'équilibre walrassien soit atteint, donc dans des situations où on observe des surproductions ou du rationnement sur certains marchés.

Le chômage keynésien serait donc une situation d'excès d'offre sur le marché du travail et des biens et services. Plus tard, Jean-Pascal Benassy montrera que cette situation de double déséquilibre de marché peut être vue comme un équilibre.

## Références

### Comment citer ce cours ?

Histoire de la pensée économique, Matthieu Montalban, AUNEGe (<http://aunega.fr>), CC – BY NC ND (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>).



Cette œuvre est mise à disposition dans le respect de la législation française protégeant le droit d'auteur, selon les termes du contrat de licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>). En cas de conflit entre la législation française et les termes de ce contrat de licence, la clause non conforme à la législation française est réputée non écrite. Si la clause constitue un élément déterminant de l'engagement des parties ou de l'une d'elles, sa nullité emporte celle du contrat de licence tout entier.